

Anthropologie et Sociétés



Denise VEILLETTE (dir.), Femmes et religions. Sainte-Foy, Corporation canadienne des sciences religieuse et les Presses de l'Université Laval, 1995, xv +466 p., bibliogr.

Marie-Blanche Tahon

Volume 22, numéro 2, 1998

Médiations chamaniques. Sexe et genre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015549ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015549ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tahon, M.-B. (1998). Compte rendu de [Denise VEILLETTE (dir.), Femmes et religions. Sainte-Foy, Corporation canadienne des sciences religieuse et les Presses de l'Université Laval, 1995, xv +466 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 22(2), 221–223. <https://doi.org/10.7202/015549ar>

fois lié au corps (l'attirance physique), à l'imagination et aux plus hautes aspirations et interrogations (sentiment d'incomplétude et de finitude), l'amour naît des exigences du rapport à l'autre : c'est une relation qui confirme et menace toute certitude sur soi et sur le monde, sur la parole et les intentions de l'autre : l'amour pose la question de la confiance et de la croyance (l'amour met en jeu la croyance ; le rire et l'obscénité en délivrent). L'amour est rival des conventions, en même temps qu'il en dépend dans la formation du lien qu'il cherche à établir, entretenant une étrange relation avec le lien familial. De même, si l'amitié est une association privée concurrente de la Cité, il n'y a pas de communauté politique, comme le note Vernant (1996 : 23), sans la *filia*, « sans le sentiment qu'entre l'autre et soi il y a quelque chose qui circule ».

Cet intérêt particulier pour l'amour et l'amitié semblera peut-être à l'anthropologue très contemporain (post-romantique ?) et limité à l'Occident. La grande place qu'occupe l'amour aujourd'hui dans les esprits n'est pas étrangère à l'importance que prend la reconnaissance dans une culture de l'authenticité (Taylor). Mais sous le regard d'*éros*, les liens humains nous apparaissent autrement motivés. Ils ne sont plus uniquement conduits par des intérêts (survie du groupe, pacification des conflits) ou par le pouvoir (contrôle des richesses ou de la procréation). On y trouve d'abord une interrogation, la tentative de combler un écart ou de répondre à une question, et c'est peut-être autour de cette interrogation que se nouent, dans l'échange de la parole comme dans l'imaginaire, les motivations d'intérêts et de pouvoir, la question du même et du différent inscrite dans l'ordre symbolique.

Bloom nous aura au moins rappelé que l'amour attend toujours d'être pensé : il y va du plaisir même qu'il procure, mais aussi de notre attachement aux questions les plus essentielles. Son livre offre de nombreuses ouvertures qu'il faut prendre le temps d'explorer, sans se presser d'acquiescer ou de rejeter : il faut le goûter.

Références

- CHALVON-DEMERSAY S., 1996, « Une société élective », *Terrain*, n° 27 (repris dans *Esprit*, août-septembre 1997).
- TAYLOR C., 1989, *Sources of the Self*. Cambridge, Harvard University Press.
- VERNANT J.-P., 1996, *Entre mythe et politique*. Paris, Seuil.

Éric Gagnon
Département de médecine sociale et préventive
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Denise VEILLETTE (dir.), *Femmes et religions*. Sainte-Foy, Corporation canadienne des sciences religieuses et les Presses de l'Université Laval, 1995, xv + 466 p., bibliogr.

L'ouvrage comprend dix-sept textes et une très volumineuse bibliographie (p. 320-457). Ils émanent d'anthropologues, de sociologues et d'historiennes, mais aussi de théologues. Leur présence dans les universités québécoises et à l'Université d'Ottawa illustre en elle-même les transformations qui se produisent dans les études religieuses et sur le religieux. Sous la poussée, notamment, du féminisme.

Le livre est divisé en quatre parties. La première, « Le savoir des femmes interroge la religion patriarcale », comprend trois chapitres rédigés par deux théologiennes : « Les sciences religieuses féministes : un état de la question », par Élisabeth J. Lacelle ; « La théologie : l'au-delà de la catégorie de genre ? » et « Langage religieux chrétien et catégorie du genre », par Olivette Genest.

Quatre chapitres composent la deuxième partie, « Femmes, féminisme et vocation religieuse : aspects sociohistoriques ». Des historiennes et des sociologues en sont les auteures : « Femmes de communauté, femmes de défis. Le féminisme et la vie religieuse dans l'historiographie récente » par Ruby Heap ; « Les fondatrices : des saintes ou des entrepreneuses ? » par Micheline Dumont ; « Entre l'héroïsme et la grâce. Marie de l'Incarnation selon l'auteure Françoise Deroy-Pineau » par Hélène Pelletier-Baillargeon et « Les religieuses, pierre angulaire de la main-d'œuvre féminine » par Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne.

Dans la troisième partie, « Le rapport des femmes à l'institution ecclésiale masculine », Anita Caron présente les résultats d'une recherche de terrain : « Bien présentes... mais trop souvent invisibles. Recherche menée sur la contribution des femmes dans deux paroisses de Montréal (1945-1985) » ; Agathe Lafortune présente des « Portraits de femmes engagées en Église » et Marie Gratton Boucher propose « Revendications présentes et inspirations nouvelles. Une analyse de *Souffles de femmes* ».

Enfin, en quatrième partie, « Créativité et pratiques religieuses », fait place à un article de Marie-Françoise Guédon : « La femme et le pouvoir dans les pratiques chamaniques des Dénés, Amérindiens de l'Alaska et du Nord-Ouest canadien » et à celui d'Ève Gaboury : « Ou, à défaut, invente. La sorcellerie néo-païenne comme lieu d'épanouissement du processus créateur gynocentrique ». Denise Veillette signe l'introduction, « Hiérarchisation sociale des sexes, occultation des femmes et appropriation masculine du sacré », la conclusion, « Quand le silence prend corps. Les femmes, de l'occultation à l'influence, changent la dynamique du champ religieux » et une postface-épilogue, « et s'il y avait pour Dieu une autre façon d'être Dieu ». Il lui revient aussi d'avoir mis à jour les orientations bibliographiques qui font de cet ouvrage qu'elle a dirigé un livre de référence pour celles et ceux qui travaillent dans le domaine ou s'y intéressent.

Ils ne manqueront pas toutefois d'être étonnés par le caractère circonscrit du propos malgré la généralité du titre de l'ouvrage. Lors d'un colloque organisé par Gisèle Halimi (voir Halimi 1994) et consacré à la parité, Mohammed Arkoun, invité à traiter de « La femme en islam », remarquait et soulignait que d'« une façon plus générale, les femmes d'Occident n'ont guère cherché à créer des espaces de communication multiculturels pour conduire une réflexion transjuridique, transnationale, transpolitique sur les enjeux de sens pour l'existence humaine d'une émancipation solidaire et généralisée de la condition féminine ». Ce livre ne lui donne pas tort, puisque des religions monothéistes, seule la religion catholique est étudiée. Les « autres pratiques » religieuses prises en considération le sont chez les Dénés ou encore dans « le mouvement contemporain des sorcières ». Ce choix de s'en tenir à la religion catholique est sans doute légitime mais pourquoi ne pas l'indiquer dans le titre ? Et, éventuellement, le justifier ? D'autant que l'approche même des pratiques (femmes religieuses, participation et contestation au sein de l'institution) se limite à la seule Église québécoise. Choix ici encore légitime mais non explicité dans le titre de l'ouvrage et dans sa présentation.

Le texte de Dumont et celui de Laurin, Juteau et Duchesne présentent, de façon exemplaire, une vision désenchantée du religieux québécois. Le second aborde la place des religieuses dans la main-d'œuvre féminine, dont elles ont constitué le noyau stable. Le premier

insiste sur « l'esprit d'entreprise » des fondatrices de communautés religieuses. Aussi stimulantes soient ces pistes d'interprétation, épuisent-elles le phénomène des « vocations » ? En quoi une problématique féministe contemporaine est-elle susceptible de l'appréhender ?

Perspective féministe que Veillette synthétise comme suit (p. 257) : « en tenant compte du point de vue des femmes, en exprimant leur désir qu'on mette un terme à la discrimination, à l'infériorisation, au silence et à l'exclusion qu'on leur impose, ainsi qu'à l'appropriation masculine du sacré, et en soulignant leur espoir de s'affirmer comme des sujets religieux à part entière ». Est-ce à dire, par exemple, que les considérations que l'on peut développer quant au champ du politique sont transférables au champ religieux ?

Les questions ici formulées sont des « vraies » questions. Je n'ai pas de réponses. Il est vrai que je ne suis pas « croyante », ainsi que se présente Veillette. Aussi ne suis-je pas déchirée par l'inexistence de « Dieu ». Car tel est le paradoxe, émouvant à certains égards, de ce livre : bon nombre d'auteurs aspirent à une transformation de la religion catholique de telle sorte qu'elle fasse une place équitable aux femmes. Mais si cela était, serait-elle encore la religion catholique romaine ? Si la réponse était négative, n'y aurait-il d'autre solution que de se rallier au « mouvement contemporain des sorcières » pour que les femmes soient partie prenante à l'élaboration contemporaine du sens ? La privatisation du religieux donne-t-elle prise au déploiement d'une perspective féministe qui, d'une façon ou d'une autre, renvoie à du collectif ?

Dans l'épilogue, Veillette évoque la possibilité que, dans l'Église catholique romaine, les femmes soient écartées du sacerdoce parce qu'elles transmettent la vie. Elle fait référence à l'article de Françoise Héritier : « Le sang des guerriers, le sang des femmes » (1996). La femme n'est-elle pas radicalement transformée depuis que la loi, dans les « démocraties avancées » — quoi qu'en pense l'Église catholique —, reconnaît aux femmes le droit de contrôler elles-mêmes leur fécondité ? Cette transformation brise certes la figure de femme-victime. Ne faut-il pas en prendre acte pour penser les enjeux de sens ? Cela n'implique-t-il pas d'apprendre à faire le deuil d'une religion patriarcale ? de cesser de vouloir la transformer en aspirant à être reconnues comme filles ? de cesser d'aspirer à être des filles pour devenir des femmes ? Dieu plutôt que Dieu, est-ce un passage obligé dans cette arrivance ? Peut-être... Luce Irigaray n'est sans doute pas loin de le penser. Son apport est peu souligné dans le livre.

Références

- HALIMI G. (dir.), 1994, *Femmes. Moitié de la terre, moitié du pouvoir*. Paris, Gallimard.
 HÉRITIER F., 1996, *Masculin/Féminin*. Paris, Odile Jacob.

Marie-Blanche Tahon
 Département de sociologie
 Université d'Ottawa
 C. P. 450, succursale A
 Ottawa (Ontario) K1N 6N5
 Canada